

Tu quoque, fili !

Depuis Athéna, fille de Zeus, jusqu'au chanteur Carlos, fils de la psychanalyste Françoise Dolto, les enfants de personnages illustres deviennent souvent eux-mêmes illustres. Quitte, s'ils manquent d'indépendance vis-à-vis de leurs parents, à labourer les mêmes champs : ainsi les Bernoulli, mathématiciens de pères en fils et d'oncles en neveux, ou les Dumas, Alexandre de père en fils.

Ce phénomène, qui a longtemps intrigué, est désormais éclairci : la célébrité est d'origine génétique. Une équipe de chercheurs de l'Université d'Hollywood vient de mettre en évidence le gène de la célébrité. Être porteur de ce gène augmente d'un facteur dix les chances de devenir célèbre. Ainsi, contrairement à la stérilité, la célébrité est héréditaire.

Kulturkampf

À croire leurs prospectus, certaines stations de sports d'hiver disposent de «neige de culture». Cette expression, plus jolie que le brutal «canon à neige», désigne sans doute la même chose, ou presque. Elle est plus juste. Tout ce qui n'est point nature est culture, et tout ce qui n'est point culture est nature. Quand Dame Nature est défaillante dans ses distributions de neige, c'est à la culture de prendre la relève... Naturellement !

Les stations de ski devraient faire école, tant leur vocabulaire regorge d'euphémismes heureux. On ne dirait pas «effectuer un essai nucléaire», mais «procéder à une explosion de culture», ni «assassiner quelqu'un», mais «lui faire don d'une mort culturelle». Et puis, si certains enfants sont naturels, les autres

sont donc culturels : plaisante harmonie. Quant à notre santé, plus besoin de nous précipiter sur les produits naturels. Les colorants et autres agents de sapidité n'ont plus rien d'inquiétant si on leur donne le nom, qui leur revient de droit, d'«aliments culturels». Mangeons sans autre souci qu'un juste équilibre entre aliments naturels et culturels.

Comment vas-tuyau de poêle ?

Maladie : mal a dit. Mais que veut donc dire le mal ? Le médecin va-t-il œuvrer pour soi-nier, c'est-à-dire se contenter de supprimer le symptôme en niant le message du soi, ou pour gai-rir, faire retrouver le rire gai et la joie de vivre ?

Si ces lignes se voulaient humoristiques, on dirait : bravo, bien trouvé ! Mais elles sont extraites d'un livre sérieux, publié dans une collection intitulée «La science du 3^e millénaire» (Luc Bigé, *L'homme réuni-fié*, éditions du Rocher, 1995). Alors, n'en disons rien.

Égocentrisme co(s)mique

Les intellectuels parisiens ne prennent au sérieux que les intellectuels parisiens, les ivrognes bordelais ne connaissent d'autre vin que le bordeaux. Les uns comme les autres se croient au centre du monde... Hé bien, ils ont raison !

En quatrième de couverture d'un essai non dénué d'une certaine ambition, on lit que l'humanité est à mi-chemin, ce qui est un moment propice pour établir un bilan. La vie en effet a commencé voici environ quatre milliards d'années, et devrait en durer encore six avant que les condi-

tions ne la rendent impossible. Pour une fois, ce désir d'être le centre est altruiste. Depuis le singe qui nous a donné naissance jusqu'au robot qui nous enterrera, sans omettre les intellectuels bordelais ni les ivrognes parisiens, tout le monde, à quelques millions d'années près (bagatelle), peut partager la fierté d'être au milieu du temps. Imaginons de plus qu'on montre un jour que l'Univers est infini. En ce cas, nous pourrions nous flatter d'être au centre à la fois du temps et de l'espace. C'est beau, la science.

Usage du faux

Ceux qui accablent notre époque en évaluant le style du dernier roman («nul») à l'aune du classicisme, oublient une chose : l'âge classique ne se réduit pas aux quelques auteurs dont nous avons retenu les noms. Notre siècle n'est pas plus dégénéré qu'un autre, et nous sommes tous capables d'écrire aussi mal que Pierre-Sylvain Régis (1632-1707) : «Puis que l'erreur n'est autre chose, que le mauvais usage que l'ame fait du jugement, et que l'ame n'use mal du jugement qu'entant qu'elle suppose dans les objets de ses idées, des propriétés et des rapports qui n'y sont pas, ou qu'elle retranche ceux qui y sont ; il ne reste plus pour éviter l'erreur, qu'à découvrir, quelles sont les causes qui portent l'ame à faire ces suppositions, ou ces retranchemens» (*L'usage de la raison et de la foi*, réédition Fayard, 1996).

Nous n'écrivons pas plus mal que Régis, mais pensons-nous mieux ? Il faut croire que non. Un livre de Massimo Piattelli Palmarini intitulé *La réforme du jugement ou Comment ne plus se tromper* (éditions Odile Jacob, 1995) vient de paraître. Ainsi, Régis avait trouvé un truc pour ne jamais se tromper, mais, sots que nous sommes, nous l'avons perdu, forçant un nouvel auteur à découvrir et nous livrer le sien. Il est vrai que, pour Régis, ne plus se tromper, c'est avoir la foi, alors que, pour Palmarini, c'est éviter les pièges tendus par les affirmations pseudo-scientifiques. L'erreur de l'un n'est pas l'erreur de l'autre – ni même sa vérité !

L'éventail des erreurs possibles grandit aussi vite que nos moyens de les éviter. Des livres pour déjouer les erreurs, il en paraîtra jusqu'à la fin des temps. Même s'ils ne sont pas faux, épargneront-ils une seule erreur à un seul être humain ?

Modélisme

Modèle. Dans la bouche du peintre, ce mot désigne la personne ou l'objet dont il s'inspire ; dans celle du physicien, il désigne la théorie élaborée pour rendre compte d'un phénomène. Ainsi, dans le premier cas, le modèle est la réalité ; dans le second, c'est une abstraction qui vise à exprimer l'essence d'une réalité dont il ne fait pas partie. Le peintre part du modèle pour arriver à l'œuvre ; le physicien part de la réalité pour arriver au modèle.

Les optimistes (ou les paresseux) diront : rien là de préoccupant. L'occurrence d'un même mot dans des sens différents n'est pas plus signifiante que, par exemple, le fait que la ville de Vienne ne soit pas dans le département de la Vienne. Mais les inquiets prendront au sérieux cette bifurcation du mot modèle vers deux acceptions opposées. Elle laisse entrevoir que les rapports entre arts et sciences ne seront jamais simples – pas plus d'ailleurs que les rapports entre arts et réalité, ou ceux entre sciences et réalité. Bref, l'homme n'est pas près d'avoir une perception satisfaisante de la réalité.